

petites gens qui étouffent dans leurs murs trop étroits ; hommes qui se saoulaient dans les tavernes pour oublier leur misère ; femmes nimbées de leur auréole de martyres, marquées par l'ignorance et l'intolérance d'une société rurale qui a fait de l'envie, de l'hypocrisie et de la culpabilité autant de vertus cardinales ; prostituées ; enfants plus ou moins innocents. Tous victimes, tous frustrés, coincés dans une existence sans issue,



Michel Tremblay

ruminant une honte venue du fond du passé. Un regard aigu, cruel, enraciné dans la réalité locale. Il y a cependant ici une tendresse inconnue dans le théâtre de Tremblay. Le joul, parler populaire montréalais, est manié avec art. « *La grosse femme d'à côté est enceinte* », 330 pages, Robert Laffont, éd.

■ **Michèle Lalonde** présente une brève « défense et illustration » de la langue québécoise qu'elle considère comme une « version américaine du français » et non comme une autre langue : « pour défendre notre Parlure nationale, formée présumément du Français, mêlée à l'Algonquin, à l'Anglais, à l'Américain et autres menus patois entendus sur ce continent, ne serais-je pas, demande-t-elle, en aussi bonne posture que Joachim Du Bellay luy-mesme quand il vit l'expression commune des François se distinguer de ses sources gauloises, latines et etcaetera, pour obéir à sa logique propre et fort complexe ? » Selon l'auteur, la « langue Québécoise » n'est pas réductible à ce qu'on appelle le « joul » et il faut aussi distinguer le joul machinal et involontaire, brave bête de trait, de la « parleure volontaire » qui « cavale en nos Belles-Lettres » et qui a donné naissance à des

œuvres rigoureuses. *Michèle Lalonde, Défense et illustration de la langue québécoise, suivie de prose et poèmes*, 240 pages, Seghers/Laffont éd., Paris.

## CINÉMA

■ « **Le soleil se lève en retard** ». Gisèle vient d'avoir trente ans, âge fatidique mais non fatal. Son entourage, famille et bureau, la pousse gentiment ou avec agressivité à fréquenter un club de rencontres ou de célibataires. Elle y va en traînant les pieds et, après quelques échecs, entame avec un homme plus âgé des relations d'amitié qui la conduiront jusqu'au mariage. On trouve dans le film d'André Brassard une description aiguë de l'industrie des clubs de rencontres, en pleine expansion au Québec comme ailleurs, une belle caricature de



Rita Lafontaine

la petite bourgeoisie montréalaise et surtout une fine analyse de l'approche par Gisèle d'un monde, celui des hommes, dont elle s'était jusque si tard tenue à l'écart. L'interprétation de Rita Lafontaine est remarquable. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ « **Le goût de la farine** », c'est celui qu'ont acquis les Indiens Montagnais de Saint-Augustin depuis qu'ils sont devenus sédentaires. Installés dans ce petit hâvre de la côte Nord du Québec, sur l'estuaire du Saint-Laurent, ils ont presque oublié la forêt du Labrador où leur existence était réglée sur les habitudes des bêtes. Le goût de la farine symbolise l'univers

de besoins nouveaux, imposés de l'extérieur. Trois spécialistes (biologiste, anthropologue, archéologue) et un prêtre, tous venus du sud, tentent d'évaluer les « bienfaits de la civilisation ». Faut-il chercher des coupables, au risque de ne désigner que des boucs émissaires ? Le vendeur d'autos (il y a dix kilomètres de routes à Saint-Augustin) dit satisfaire les désirs des Indiens et le missionnaire se donne corps et âme depuis trente ans pour leur procurer des « provisions spirituelles ». On propose pour les Indiens un rôle de « police écologique », mais ne serait-ce pas essayer notre conscience sur leur dos et, encore une fois, les juger, les évaluer, leur dire quoi faire ? Le mieux serait, en fin de compte, de se mettre à l'écoute de l'autre. Le film de Pierre Perreault convie à la redécouverte des valeurs indiennes, jadis écrasées et qui offrent peut-être une voie au monde des Blancs. *Vu au Centre Georges-Pompidou, Paris.*

■ « **Françoise Durocher, waitress** », être fictif et multiple, possède à la fois les traits de la petite serveuse, ceux de l'hôtesse de grand restaurant et ceux de la barmaid de club. Dans le film d'André Brassard, vingt-quatre femmes lui prêtent leurs visages. A elles toutes, elles composent un montage des impressions de l'auteur sur la fille de salle québécoise, celle qui doit servir tous les jours avec le sourire de rigueur. Tantôt les protagonistes sont réu-



André Brassard

nies en un chœur qui exprime leur destinée collective, tantôt de rapides prises de vues tranchées dans le vif de l'existence de chacune et laissent voir une condition qui n'a rien d'enviable.

Exploitées comme travailleuses et comme membres d'une société qui ne leur offre en échange que des mirages, elles le sont encore par l'homme, mari, amant ou souteneur, dont l'amour n'est pour elles qu'une forme déguisée d'asservissement. Le film, qu'André Brassard juge aujourd'hui « un peu raide et excessif », montre ce que le client ne voit jamais : des victimes qui donnent libre cours à leur agressivité. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

## SOCIÉTÉ

■ **Dénationalisations**. Le président du Conseil privé, M. Sinclair Stevens, a confirmé l'intention du gouvernement canadien de restituer au secteur privé au moins quatre sociétés d'État : Canadair, ancienne filiale de



M. Sinclair Stevens

General Dynamics acquise en 1976 ; De Havilland, ancienne filiale de Hawker-Siddeley acquise en 1974 ; Eldorado Nucléaire et son ancienne filiale la Société de Transports du Nord, acquises en 1942. Les deux premières sociétés travaillent dans la construction aéronautique, la troisième exploite des mines d'uranium, la dernière assure les transports lourds à destination du Grand-Nord. Elles emploient au total douze mille cinq cents personnes. Les dénationalisations sont depuis longtemps au programme du parti conservateur, qui a pris le pouvoir en mai dernier. Les intentions du gouvernement ont été critiquées par l'opposition libérale et néo-démocrate qui y voit l'effet de « préjugés en faveur de l'entre-